



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

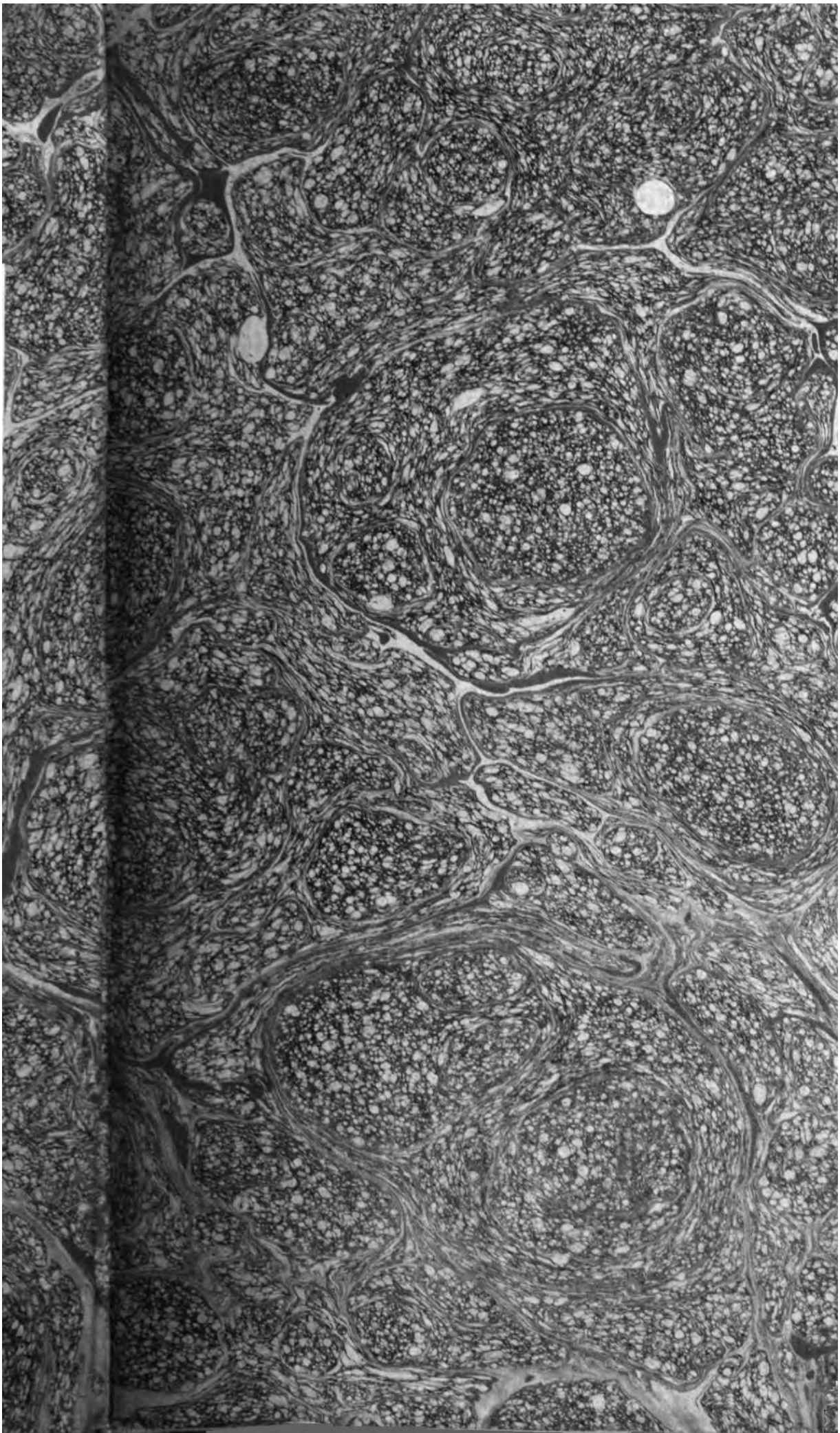




Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Theodore
Besterman



Vet. Fr. II A. 1290

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

Dean ^Frament ^Degard

M. de Voltaire

LES FOLIES

AMOUREUSES,

COMÉDIE

EPRÉSENTÉE EN 1704 ;

Conforme à la Représentation.

A C T E U R S.

ALBERT , jaloux & Tuteur d'Agathe.

ÉRASTE , Amant d'Agathe.

CRISPIN , Valet d'Eraste.

AGATHE , Amante d'Eraste.

LISETTE , Servante de M. Albert.

*La Scene est dans une avenue , devant
le Château d'Albert.*



LES FOLIES
AMOUREUSES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LORSQU'EN un plein repos chacun encor sommeille,

Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de sortir si matin ?

A ij

4 *LES FOLIES AMOUREUSES,*

A G A T H E.

Paix , tais-toi , parle bas , tu sauras mon dessein.
Érasme est de retour.

L I S E T T E.

Érasme ?

A G A T H E.

D'Italie.

L I S E T T E.

D'où savez-vous cela , Madame , je vous prie ?

A G A T H E.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

L I S E T T E.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi ! c'est un guide excellent que l'Amour.

A G A T H E.

J'étois à ma fenêtre , en attendant le jour ,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte ,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte ,
Tant pour prendre le frais , que pour flatter l'espoir
Qui pourroit attirer Érasme pour me voir.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas envie , à ce qu'on peut compren-
dre ,

Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre ;
Il arrive le soir ; & vous , au point du jour ,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si , par aventure ,
Albert votre tuteur , jaloux de sa nature ,

Vient à nous rencontrer , que dira-t-il de nous ?

A G A T H E.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop long-temps languï sous son cruel empire ;
Je levé enfin le masque ; & , quoi qu'il puisse dire ,
Je veux , sans nul égard , lui montrer désormais
Comme je prétends vivre , & combien je le hais.

L I S E T T E.

Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable.
Pour moi , j'aimerois mieux cent fois servir le dia-
ble....

Oui , le diable. Du moins , quand il tiendrait Sabat ,
J'aurois quelque repos : mais , dans mon triste état ,
Soir , matin , jour ou nuit , je n'ai ni paix ni treve :
Si cela dure encore , il faudra que je creve.

Tant que le jour est long , il gronde entre ses dents :
» Fais ceci , fais cela ; va , viens ; monte ; des-
» cends ;

» Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte & fenêtre ;

» Avertis , si de loin tu vois quelqu'un paroître.

Il s'arrête , il s'agite , il court , sans savoir où ;

Toute la nuit il rode ainsi qu'un loup-garou ;

Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;

Lui , quand il dort d'un œil , l'autre fait sentinelle ;

Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux , fâcheux ,

Brutal à toute outrance , avare , dur , hargneux.

J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en
porte ,

Que servir plus long-temps un Maître de la sorte.

A G A T H E.

Lisette , tous nos maux vont finir désormais.

Qu'Éraсте est différent du portrait que tu fais !

A ij

6 LES FOLIES AMOUREUSES ,

Dès mes plus tendres ans chez sa mere nourrie ,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva , par des nœuds plus charmans ,
De nous unir encor par ses engagemens.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable ,
Je serois fille à prendre un parti violent ;
Et , sous un habit d'homme , en Chevalier errant ,
Pour m'affranchir d'Albert , & de ses loix si dures ,
J'irois par le pays chercher des aventures.

L I S E T T E .

Oh ! sans aller si loin , ici , quand vous voudrez ,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

A G A T H E .

Tu ne fais pas encor quel est mon caractère ,
Quand on m'impose un joug à mon humeur con-
traire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
La contrainte où je suis irrite mes desirs.
Présentement qu'Éraсте à m'épouser s'apprête ,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur , de l'esprit , du sens , de la raison ;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais , comment du Château la porte est-elle ou-
verte ?

L I S E T T E .

Bon ! votre vieux Cerbere est à la découverte ,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs :
Il fait , toute la nuit , sentinelle en-dedans ;
Et , sur le point du jour , il va battre l'estrade .

C O M É D I E.

S'il pouvoit, par bonheur, cheoir en quelqu'embuscade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons....
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ;
écoutons.

S C E N E I I.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'AI fait dans mon Château, toute la nuit, la ronde ;
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiere.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux, du haut-en-bas, faire attacher des grilles ;
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puisse servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit ; & , dans le crépuscule ,

J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule :
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

L I S E T T E , *bas.*

Je tremble.

A L B E R T .

C'est Lisette : Agathe est avec elle !

A G A T H E .

Est-ce donc vous , Monsieur , qui faites sentinelle ?

A L B E R T .

Oui , oui. C'est moi , c'est moi. Mais , à l'heure
qu'il est ,

Que venez-vous chercher en ce lieu , s'il vous plaît ?

A G A T H E .

De dormir , ce matin , n'ayant aucune envie ,
Lisette & moi , Monsieur , nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais ,
Pour voir naître l'aurore , & respirer le frais.

L I S E T T E .

Oui.

A L B E R T .

Respirer le frais & voir l'aurore naître ,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici , pour me trahir , vous êtes de complot.

L I S E T T E , *à part.*

Que ce seroit bien fait !

A L B E R T .

Que dis-tu ?

C O M É D I E.

L I S E T T E.

Pas le mot.

A L B E R T.

Des filles sans intrigue , & qui sont retenues ,
Sont , à l'heure qu'il est , dans leur lit étendues ;
Dorment tranquillement , & ne vont point si-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

L I S E T T E.

Et comment , s'il vous plaît , voulez-vous qu'on
repose ?

Chez vous , toute la nuit , on n'entend autre chose
Qu'aller , venir , monter , fermer , descendre , ou-
vrir ,

Crier , tousser , cracher , éternuer , courir.

Lorsque , par grand hazard , quelquefois je som-
meille ,

Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille :

Je veux me rendormir , mais point : un Juif errant ,

Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand ;

Un lutin , que l'Enfer a vomé sur la terre

Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre ,

Commence son vacarme & nous lutine tous.

A L B E R T.

Et quel est ce Lutin & ce Juif errant ?

L I S E T T E.

Vous.

A L B E R T.

Moi ?

L I S E T T E.

Oui' , vous. Je croyois que ces brusques manieres
Venoient de quelque Esprit qui vouloit des prieres ;

A V

Et , pour mieux m'éclaircir , dans ce fâcheux état ,
Si c'étoit ame , ou corps qui faisoit ce sabat ,
Je mis , un certain soir , à travers la montée ,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avois espéré .
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré ,
En personne d'esprit , sans bruit & sans chandelle ,
J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
Je n'y fus pas long-temps qu'aussi-tôt , patatras ,
Avec un fort grand bruit voilà l'Esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées ,
Lui font avec le nez mesurer les montées .
Soudain j'entends crier : à l'aide , je suis mort :
A ces cris redoublés , & dont je riois fort ,
J'accours , & je vous vois étendu sur la place ,
Avec une apostrophe au milieu de la face ;
Et votre nez cassé me fit voir , par écrit ,
Que vous étiez un corps , & non pas un Esprit .

A L B E R T .

Ah ! malheureuse engeance ! appanage du Diable !
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable ?
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

L I S E T T E .

Non ; c'étoit seulement pour attraper l'Esprit .

A L B E R T .

Jé ne fais maintenant qui retient mon courage ,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage .

A G A T H E , le retenant .

Eh ! Monsieur , doucement !

A L B E R T.

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmande aussi.

(*A part.*)

Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur le champ je la chasse.

(*A Lisette.*)

Qu'on sorte de ce pas.

L I S E T T E , *feignant de pleurer.*

Juste Ciel ! quel arrêt !

Monsieur !...

A L B E R T.

Non ; dénichons au plutôt , s'il vous plaît.

L I S E T T E , *riant.*

Ah ! par ma foi , Monsieur , vous nous la donnez
bonne ,

Dé croire qu'en quittant votre triste personne ,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un Ecolier qui sort d'avec son Précepteur ;
Une fille long-temps au célibat liée ,
Qui quitte ses parens pour être mariée ;
Un esclave qui sort des mains des Mécréans ;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame ;
Un époux quand il suit le convoi de sa femme ,
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

A L B E R T.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

A v j

L I S E T T E

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

A L B E R T.

Oui ? puisqu'il est ainsi , je change de desir ,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
Tu resteras ici pour faire pénitence.

(*A Agathe.*)

Et vous , sans raisonner , rentrez en diligence.

(*Agathe rentre en faisant la révérence : Lisette en fait autant ; Albert la retient , & continue.*)

Demeure , toi ; je veux te parler sans témoins.

S C E N E I I I.

A L B E R T , L I S E T T E.

A L B E R T , *à part.*

IL faut l'amadouer , j'ai besoin de ses soins.

(*haut.*)

Allons , faisons la paix , vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond , & plus que l'on ne pense.

L I S E T T E.

Et je vous aime aussi , plus que vous ne pensez.

A L B E R T.

Un bel amour , vraiment , à me casser le nez !
Mais je pardonne tout , & te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses ,

Si tu veux me servir dans une occasion.

L I S E T T E.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

A L B E R T.

Tu fais depuis long-temps , que , sur le fait d'Agathe ,
J'ai , comme on doit l'avoir , l'ame un peu délicate :
La Donzelle bien-tôt prendroit le mors aux dents ,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Près la Dame du Bourg jusqu'à quinze ans nourrie ,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
Cette Dame étant morte , un parent me pria
D'en vouloir prendre soin , & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'est glissé dans mon ame ,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

L I S E T T E.

Votre femme ? Fi donc !

A L B E R T.

Qu'entends-tu par ce ton ?

L I S E T T E.

Fi , vous dis-je !

A L B E R T.

Comment ?

L I S E T T E.

Hé fi , fi , vous dit-on !

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

A L B E R T.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé ,
Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
Faire des héritiers , dont l'heureuse naissance

De mes collatéraux détruisse l'espérance.

L I S E T T E.

Ma foi, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira.
C'est moi qui vous le dis.

A L B E R T.

Et pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Que fais-je ?

A L B E R T.

Qui t'a de deviner donné le privilège ?
Dis donc, parle, réponds.

L I S E T T E.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

A L B E R T.

Ne te mets point en peine,
Ce sera mon affaire, & point du tout la tienne.

L I S E T T E.

Ah ! vous avez raison.

A L B E R T.

Tu fais bien qu'ici-bas,
Sans trouver quelque embûche, on ne peut faire un
pas.

Des pièges qu'on me tend mon ame est alarmée.
Je tiens une Brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissans rodent pour l'enlever ;
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :

Et , pour ne craindre rien de leur noire furie ,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie ;
Faire avec soin griller mon Château tout autour ,
Et ne laisser par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture ,
Pour faire , à mon désir , attacher la clôture.

L I S E T T E .

Qui ! moi ?

A L B E R T .

Je ne veux pas que cette invention
Paroisse être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raison pourroit être alarmée ,
De se voir par mes soins de la sorte enfermée ;
Cela pourroit causer du refroidissement :
Mais , en fille d'esprit , il faut adroitement
Lui dorer la pillule , & lui faire comprendre ,
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre ;
Et que , la nuit passée , un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

L I S E T T E .

Mais , croyez-vous , Monsieur , avec ce stratagème ,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même ,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

A L B E R T .

Ce n'est pas ton affaire , il suffit , je le veux.

L I S E T T E .

Allez , vous êtes fou , de vouloir , à votre âge ,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou , d'être amoureux d'un objet de quinze ans ;
Encor plus fou , d'oser la griller là-dedans.
Ainsi , dans ce dessein , funeste en conséquences ,

Je compte la valeur de trois extravagances ,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

A L B E R T .

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

L I S E T T E .

Pour moi , grace aux effets de la bonté céleste ,
J'ai , jusqu'à présent , eu de la vertu de reste :
Mais si j'avois Amant ou Mari de ce goût ,
Ils en auroient , paibleu , sur la tête & par-tout.
Si vous me choisissiez pour prendre cette peine ,
Je vous le dis tout net , votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain , je m'en lave les mains.

A L B E R T .

Sais-tu qu'après avoir employé la priere ,
† Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

L I S E T T E .

Pestez , jurez , criez , mettez-vous en courroux ,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre ,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous
terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan , Lucifer ,
Et tant d'autres Messieurs habitans de l'Enfer ,
Sont des objets plus beaux , plus charmans , plus ai-
mables ,
Des bourreaux moins cruels & moins insupporta-
bles ,
Que certains jaloux , tels qu'on en voit en ce lieu.
† Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCENE IV.

ALBERT, *seul.*

POUR me trahir ici tout le monde s'emploie :
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lifette ne vaut rien : mais , de crainte de pis ,
Malgré sa brusque humeur , je la garde au logis.
Je ne laisserai pas , quoi qu'on dise & qu'on glose ,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MON Maître , qui m'attend au Cabaret prochain ,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà , je crois , notre homme ; il faut feindre de
forte....

ALBERT.

Que faites-vous ici seul , & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour , Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

C R I S P I N.

Vous portez-vous bien ?

A L B E R T.

Oui.

C R I S P I N.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

A L B E R T.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
Et quel homme êtes-vous ?

C R I S P I N.

J'aurois peine à le dire.

J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ai couru l'Univers; le monde est ma patrie;
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la Marine;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois Flibustier,
Un mien parent me fit apprentif Maltorier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Espagne.

A L B E R T.

(à part.)

Voilà bien des métiers ! Du bas jusques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.

(haut.)

Que faites-vous ici ? Parlez.

C R I S P I N.

Je me retire.

A L B E R T.

Non , non ; il faut parler.

C R I S P I N , à part.

Je ne fais que lui dire.

A L B E R T.

Vous me portez tout l'air d'être de ces frippons ,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

C R I S P I N.

Vous me connoissez mal , j'ai d'autres soins en tête :
Tandis que le hazard dans ce séjour m'arrête ,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux ,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

A L B E R T.

Des simples ?

C R I S P I N.

Oui, Monsieur. Tout le temps de ma vie ;
J'ai fait profession d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez , il n'est guere de maux
Où je ne sache mettre un remede à propos ;
Pierre , gravelle , toux , vertige , maux de mere,
On m'a même accusé d'avoir un caractere.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur ,
Pour être de mon temps le plus heureux Souffleur.

A L B E R T.

Cet habit cependant n'est pas de compétence....

C R I S P I N.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serois pas réduit d'être valet ,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

A L B E R T.

Vous avez, dites-vous ?...

C R I S P I N.

Voyez la médifance !

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,

Moi troisieme, & le jour étant sur son déclin,
 En un certain boubier j'apperçus certain coche :
 En homme secourable aussi-tôt je m'approche ;
 Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtoit,
 J'ôtai des magasins les paquets qu'il portoit.
 On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
 De ces paquets perdus me rendre responsable :
 Le Prevôt s'en mêloit ; c'est pourquoi mes amis
 Me conseillèrent tous de quitter le pays.

A L B E R T.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

C R I S P I N.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
 Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
 Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
 J'ai dans le Milanois payé de ma personne.
 Savez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Crémone ?....

A L B E R T.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
 Que voulez-vous enfin de moi ?

C R I S P I N.

Ce que je veux ?

A L B E R T.

Oui.

C R I S P I N.

Rien. Je crois qu'on peut, quoi que l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

A L B E R T.

Où : mais il ne faut pas trop long-temps y rester.
Serviteur.

C R I S P I N.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à qui peut être
Le Château que voilà.

A L B E R T.

Mais.... il est à son Maître.

C R I S P I N.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut si-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la Ville aller ce soir au gîte,
Y ferons-nous bien-tôt ?

A L B E R T.

Si vous allez bien yîte.

C R I S P I N, à part,

Cet homme n'aime pas les conversations.

(Haut.)

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

A L B E R T.

La demande est plaifante ! A ce qu'on peut connoître ;
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux pas-
sans :

Allez l'apprendre ailleurs, partez : je vous conseille



De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu. Bon jour.

S C E N E V I.

CRISPIN , *seul.*

CET homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi , ce début commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroît un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout il faudra batailler ,
Tant mieux ; c'est où je brille , & j'aime à ferrailer.

S C E N E V I I.

É R A S T E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

M A I S , j'apperçois mon Maître,

É R A S T E.

Hé bien ! quelle nouvelle ;
Cher Crispin ? dans ces lieux as-tu vu cette belle ?
As-tu vu ce Tuteur ? & vois-tu quelque jour ,
Quelque rayon d'espoir qui flarte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai , ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine ,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce Mont-Cenis est un pas ridicule !
Vous souvient-il , Monsieur , quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler jusqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point , parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire ,
Je vous dirai , Monsieur , que j'ai vu le jaloux ,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout , quoi qu'il dise & qu'il
fasse ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux ,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour , de ce brutal vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurois pour le succès assez bonne espérance ,
Si de quelque argent frais nous avions le secours :
C'est le nerf de la guerre , ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe , en mariage ,
A trente mille écus de bon bien en partage :
Quand elle n'auroit rien , je l'aime cent fois mieux

Qu'une autre , avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
 Dès ses plus tendres ans chez ma mere élevée ,
 Son image en mon cœur est tellement gravée ,
 Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
 Nos deux cœurs , qui sembloient l'un pour l'autre
 être faits ,
 Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence ,
 Quand ma mere mourut. Dans cette décadence ,
 Albert , ce vieux jaloux , que l'Enfer confondra ,
 Par avis de parens , d'Agathe s'empara.
 Je ne le connois point ; & lui , comme je pense ,
 De moi , ni de mon nom n'a nulle connoissance.
 On m'a dit qu'il étoit d'un très-fâcheux esprit ,
 Défiant , dur , brutal.

C R I S P I N.

Et l'on vous a bien dit.
 Il faut savoir d'abord si , dans la forteresse ,
 Nous nous introduirons par force , ou par adresse ;
 S'il est plus à propos , pour nos desseins conçus ,
 De faire un siege ouvert , ou former un blocus.

É R A S T E.

Tu te fers à propos de termes militaires ;
 Tu reviens de la guerre.

C R I S P I N.

En toutes les affaires ,
 La tête doit toujours agir avant le bras.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
 J'ai même déserté deux fois dans la Milice.
 Quand on veut , voyez-vous ! qu'un siege réussisse ;
 Il faut , premierement , s'emparer des dehors ,
 Connoître les endroits , les foibles & les forts.

Quand

Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait breche ; aussi-tôt
On avance en bon ordre, & l'on donne l'assaut ;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille ;
C'est de même à-peu-près quand on prend une fille,
N'est-il pas vrai, Monsieur ?

É R A S T E.

A quelque chose près,
La Suivante Lifette est dans nos intérêts.

C R I S P I N.

Tant mieux. Plus dans la Ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir, que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux, pour lui faire comprendre...

É R A S T E.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre :
Et, pour ne point donner de soupçons dangereux,
Évitons de rester plus long-temps en ces lieux.



SCENE VIII.

CRISPIN, *seul.*

MOI, comme Ingénieur, & Chef d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bien-tôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *seul.*

UN secret confié , dit un excellent homme ,
(J'ignore son pays , & comment il se nomme)
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder ,
Et la plus difficile en ce tems à garder : *
Cependant , n'en déplaîse à ce Docteur habile ,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait , par le jardin , entrer le Serrurier ,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer :
Je veux faire sortir Agathe & sa Suivante ,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller , afin qu'à son plaisir
L'Ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai , sur ce point , satisfait ma prudence ,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà ! quelqu'un.



S C E N E I I.

ALBERT , AGATHE , LISETTE.

ALBERT.

VENEZ , sous ces arbres épais ,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

LISETTE.

Voilà du fruit nouveau. Quel Démon favorable
Vous rend l'accueil si doux , & l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant , depuis plus de six mois ,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie,
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE.

Sous quelqu'autre climat que je sois avec vous ,
L'air n'y fera pour moi ni meilleur , ni plus doux.
Je ne fais pas pourquoi ; mais enfin je soupire ,
Quand je suis près de vous , plus que je ne respire.

ALBERT.

Mon cœur , à ce discours , se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles , d'ordinaire assez dissimulées ,
Font , au seul nom d'Époux , d'abord les réservées ;

Masquent leurs vrais desirs , & répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent :
Pour moi , que le pouvoir de la vérité presse ,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foiblesse ,
J'ai le cœur plus sincère ; & je vous dis , sans fard ,
Que j'aspire à l'hymen , & plutôt que plus tard.

L I S E T T E.

C'est bien dit. Que sert-il , au printems de son âge ,
De vouloir se soustraire au joug du mariage ,
Et de se retrancher du nombre des vivans ?
Il étoit des maris bien avant des Couvents.
Et je tiens , moi , qu'il faut suivre , en toute mé-
thode ,
Et la plus ancienne & la plus à la mode.
Le parti d'un Epoux est le plus ancien ,
Et le plus usité , c'est pourquoi je m'y tiens.

A L B E R T.

En personne d'esprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre.
Je veux me marier. Riche comme je suis ,
On me vient , tous les jours , proposer des partis ,
Qui paroissent pour moi d'un très-grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'en-
gage ,
Que mon cœur , prévenu de ta rare beauté ,
Pour toi seule soupire ; & que , de ton côté ,
Tu n'adores que moi.

A G A T H E.

Comment donc ?

A L B E R T.

Oui , mignone ,
B iij

J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

A G A T H E.

Vous avez, s'il vous plaît, dit....

A L B E R T.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi, tu nourrissois une sincère ardeur.

A G A T H E.

Votre discrétion vraiment ne paroît guère.

A L B E R T.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & se taire.

A G A T H E.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

A L B E R T.

Et pourquoi, mon enfant ?

A G A T H E.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

A L B E R T.

Vous ne m'aimez donc pas ?

A G A T H E.

Non : mais, en récompense,
Je vous hais à la mort.

A L B E R T.

Et pourquoi ?

A G A T H E.

Qui le fait ?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

L I S E T T E.

Si l'aveu n'est pas tendre , il est du moins sincere.

A L B E R T.

Après ce que j'ai fait , Basilic , pour te plaire !

L I S E T T E.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'Amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés , elle est aimable & fraîche :
Elle a l'esprit bien fait , & vous l'humeur revêche :
Elle n'a pas seize ans , & vous êtes fort vieux :
Elle se porte bien , vous êtes cattereux :
Elle a toutes ses dents qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une , encore branle-t-elle ,
Et doit être emportée à la premiere toux :
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

A L B E R T.

Si j'ai pris , pour lui plaire , une inutile peine ,
Je veux , par la sang-bleu ! mériter cette haine ,
Et mettre en sûreté les dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas ,
Loin de tous Damoiseaux , où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons , vite , marchons.

A G A T H E.

Où voulez-vous aller ?

A L B E R T.

Vous le saurez tantôt ; marchons , sans tant parler.



SCENE III.

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE,
LISETTE, CRISPIN.

(*Éraсте entre comme un homme qui se promene. Il apperçoit Albert, & le salue.*)

ALBERT, *à part.*

QUEL maudit contre-tems dans cette conjoncture !
Au Diable le fâcheux, & sa sotte figure !

(*Haut à Éraсте.*)

Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de moi ?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'est Éraсте.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.

(*Éraсте continue à saluer.*)

ALBERT.

A quoi servent, Monsieur, les façons que vous faites ?
Parlez donc ; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma Chaise s'est rompue :
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,

Je viens y respirer un air délicieux.

A L B E R T.

Vous vous trompez , Monsieur ; l'air qu'ici l'on respire ,

Est tout-à-fait mal-sain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems ,
Et qu'il est dangereux & mortel aux passans.

A G A T H E.

Hélas ! rien n'est plus vrai ; depuis que j'y respire ,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

C R I S P I N.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin ,
Et je défie ici , toux , fièvre , apoplexie ,
De pouvoir , de cent ans , attenter à ma vie.

É R A S T E.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté ,
Et cet air si fleuri , vous manquiez de santé.

A L B E R T.

Qu'elle se porte bien , ou qu'elle soit malade ,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

É R A S T E.

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer ,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer ,
Enchante mes regards ; & jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure :
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

A L B E R T.

Oui , le pāys est beau , chacun en parle ainsi :
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée ;

Votre Chaise à présent doit être accommodée ;
Votre présence ici ne fait aucun besoin ;
Partez ; vous devriez être déjà bien loin.

É R A S T E.

Je pars dans le moment. Dites-moi , je vous prie....

A L B E R T.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie ,
Je vais vous écouter avec attention.

(*A Agathe & à Lisette.*)

Rentrez , rentrez.

L I S E T T E.

Monfieur....

A L B E R T.

Ah ! rentrez, vous dit-on.

É R A S T E.

Je me retirerai plutôt que d'être causé
Que Madame pour moi souffre la moindre chose.

A G A T H E.

Non , Monsieur, demeurez : & , jusques à demain ,
Différez , croyez-moi , de vous mettre en chemin ;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal-sûrs.

A L B E R T.

Que de cérémonie !

(*Agathe rentre.*)



SCÈNE IV.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE,
CRISPIN.

ALBERT, à *Lisette*.

ALLEZ, vite rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :

Mais, devant ces Messieurs, tout haut je vous dirai,
Que le Ciel enverra quelque honnête personne,
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin.
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche, &
la faisant rentrer.*

Ah ! je t'arracherai ta langue de vipère.



S C E N E V.

ALBERT , ÉRASTE , CRISPIN.

ALBERT , *bas.*

JE ne veux point si-tôt rentrer dans le logis ,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient
mis ;

Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
(*Haut.*)

Ça , de quoi s'agit-il ? Parlez , vous voilà maître :
Mais , sur-tout , soyez bref.

É R A S T E.

Je suis fâché , vraiment ,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

A L B E R T.

Qu'est-ce à dire ma fille ?

É R A S T E.

Est-ce donc votre femme ?

A L B E R T.

Cela sera bien-tôt.

É R A S T E.

J'en suis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein ;
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes....

A L B E R T.

J'empêcherai , parbleu ! que celle que je prends
Ne suive la maniere & le train de ce temps.

C R I S P I N.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si soul des femmes ,
Et je suis si ravi quand quelques bonnes ames
Se servent de main mise un peu de temps en temps....

A L B E R T.

Ce garçon-là me plaît , & parle de bon sens.

É R A S T E.

Pour moi , je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
Qui , sans être jamais de soupçons combattu ,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu ,
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle.
Il faut faire soi-même en tout temps sentinelle ;
Suivre par-tout ses pas ; l'enfermer , s'il le faut ;
Quand elle veut gronder , crier encor plus haut :
Et , malgré tous les soins dont l'amour nous occupe ,
Le plus fin , quel qu'il soit , en est toujours la dupe.

A L B E R T.

Nous sommes un peu grecs sur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper , bien habile sera.
Chaque jour , là-dedans , j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foi ! vous aurez beau , Messieurs leurs partisans ,
Débonnaires Maris , doucereux Courtisans ,
Abbés blonds & musqués qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile ,
Publier que je suis un brutal , un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.



É R A S T E.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre,
 Pour avoir, plus qu'un autre, un cœur sensible & tendre ?
 Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
 Bien des gens cependant raisonnent autrement.
 Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
 Est plutôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle :
 Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
 Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui :
 Insupportable à tous, odieux à lui-même,
 Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
 Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
 Comme un monstre échappé de l'Enfer en courroux.
 C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
 Mais pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
 Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
 Par de jaloux transports peut se voir animer,
 Céder à ce penchant ; & qu'il faut, dans la vie,
 Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

A L B E R T.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre es-
 prit.

Je voudrois, pour beaucoup, que cela fût écrit,
 Pour le montrer aux sots qui blâment ma maniere.

C R I S P I N.

Entrons chez vous, Monsieur : là, pour vous satis-
 faire,

Je vous l'écrirai, tout, sans qu'il vous coûte rien.

A L B E R T, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé, je m'en souviendrai bien.
 Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire.
 Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.

Que le Ciel vous maintienne en ces bons sentimens ;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

S C E N E V I.

L I S E T T E , É R A S T E , A L B E R T ,
C R I S P I N .

L I S E T T E .

AU secours ! aux voisins ! quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah. Ciel ! est-il possible ?
Pauvre Seigneur Albert , que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

A L B E R T .

Qu'est-il donc arrivé ?

L I S E T T E .

La plus rude disgrâce.

A L B E R T .

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

L I S E T T E .

Agathe....

É R A S T E .

Hé bien ! Agathe ? ...

L I S E T T E .

Agathe , en ce moment ,
Vient de devenir folle , & tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle ?

ÉRASTE.

Ah Ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre ;
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large culotte, & votre grande robe ;
Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ? Juste Ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;

Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles.

A L B E R T.

Maudite prévoyance , & malheureuses grilles !

L I S E T T E.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ,
C'étoient des hurlemens qu' on ne peut exprimer ;
De rage elle battoit les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout , & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

S C E N E V I I.

ALBERT , ÉRASTE , AGATHE ,
L I S E T T E , CRISPIN.

L I S E T T E.

HÉLAS ! à tout moment
Elle change de forme & de déguisement.

AGATHE , *en habit de Scaramouche , avec une
guitarre , faisant le Musicien , chante :*

- » Toute la nuit entiere ,
 - » Un vieux vilain matou
 - » Me guette sur la goutiere.
 - » Ah ! qu'il est fou !
 - » Ne se peut-il point faire
 - » Qu'il s'y rompe le cou ?
-

ÉRASTE, *bas à Crispin.*

Malgré son mal, Crispin, l'aimable & doux visage !

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE, *chantant.*

» Ne se peut-il point faire

» Qu'il s'y rompe le cou ?

Vous êtes du métier ? Musiciens, s'entend ?

Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant ?

Je suis, ainsi que vous, membre de la Musique,

Enfant de *Ge re sol* ; & de plus, je m'en pique.

D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.

Sur un certain *Duo*, que je trouve excellent,

Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,

Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah ! ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit !

LISETTE.

Qui le fait mieux que moi ? ne vous l'ai-je pas dit ?

(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN, *bas à Érasle.*

Ce qui m'en plaît, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(*Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, & laisse baiser l'autre à Érasle.*)

Touchez-là ; touchez-là.

L'air que vous entendrez est fait en *A mi la* ;
 C'est mon ton favori : la Musique en est vive ,
 Bizarre , pétulante , & fort récréative ;
 Les mouvemens légers , nouveaux , vifs & pressés .
 L'on m'envoya chercher , un de ces jours passés ,
 Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
 D'un homme dès long-temps au lit paralytique :
 Dès que j'eus mis en chant un certain Rigaudon ,
 Trois graves Médecins venus dans la maison ,
 La Garde , le Malade , un vieil Apothicaire ,
 Qui venoit d'exercer son grave ministère ,
 Sans respect du métier , se prenant par la main ,
 Se mirent à danser jusques au lendemain .

CRISPIN , à *Erasse* .

Voir une Faculté faire en rond une danse ,
 Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence ,
 Cela doit être beau , Monsieur !

É R A S T E .

Quoi ! malheureux ;
 Tu peux rire , & la voir en ce désordre affreux !

A G A T H E .

Attendez ; doucement ; mon Démon de Musique
 M'agite , me saisit ; je tiens du Chromatique .
 Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur :
 Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur .
 Je sens qu'en tons heureux ma verve se dégorge .

(*Elle touffe beaucoup , & crache au nez d'Albert .*)

Pouah . C'est un diésis que j'avois dans la gorge .
 Or donc , dans le *Duo* , dont il est question ,
 Vous y verrez du vif & de la passion ;

Je réussis des mieux & dans l'un & dans l'autre.

(Elle donne un papier de musique à Albert , & une
Lettre à Éraсте.)

Voilà votre partie ; & vous , voilà la vôtre.

(Elle touffe pour se préparer à chanter.)

C R I S P I N.

Écartons-nous un peu , je crains les diésis.

L I S E T T E.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

A L B E R T.

Agathe , mon enfant , ton erreur est extrême.

Je suis Seigneur Albert , qui te chéris , qui t'aime.

A G A T H E.

Parbleu ! vous chanterez.

A L B E R T.

Hé bien ! je chanterai ;

Et , si c'est ton desir encor , je danserai.

É R A S T E , ouvrant son papier , à part.

Une Lettre , Crispin !

C R I S P I N , bas.

Ah Ciel ! quelle aventure !

Le Maître de Musique entend la tablature.

A G A T H E.

Çà , comptez bien vos temps , pour partir ; cette fois

C'est vous qui commencez. Allons vite. Un , deux ,
trois.

(Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure
sur la tête d'Albert , & frappe du pied sur le sien
avec colere.)

Partez donc , partez donc , Musicien barbare ,
 Ignorant par nature , ainsi que par *bécare*.
 Quelle rauque grenouille , au milieu de ses joncs ,
 T'a donné de ton Art les premières leçons ?
 Sais-tu dans un concert ou croasser ou braire ?

A L B E R T.

Je vous ai déjà dit , sans vouloir vous déplaire ,
 Que je n'ai point l'honneur d'être Musicien.

A G A T H E.

Pourquoi donc , ignorant , viens-tu , ne sachant
 rien ,
 Interrompre un concert , où ta seule présence
 Cause des contre-temps & de la discordance ?
 Vit-on jamais un âne essayer des *bémols* ,
 Et se mêler aux chants des tendres Rossignols ?
 Jamais un noir corbeau , de malheureux présage ;
 Troubla-t-il des Serins l'agréable ramage ?
 Et jamais dans les bois un sinistre hibou ,
 Pour chanter en concert , sortit-il de son trou ?
 Tu n'es & ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN , à *Agathe*.

Mon Maître , comme il faut , chantera sa partie ;
 J'en suis sa caution.

A G A T H E.

Il faut que , dès ce soir ,
 Dans une sérénade il montre son savoir ;
 Qu'il fasse une Musique & prompte , & vive , & ten-
 dre ,
 Qui m'enleve.

L I S E T T E , à *Crispin*,

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre...
C'est... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
(*Bas.*)

Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourrions à tout ; qu'aucun soin ne vous
trouble.

ÉRASTE, à *Agathe.*

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je fais de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE, *chante.*

L'Ucelletto

*No, non è matto ;
Chi cercando di quà, di là,
Va trovando la liberta :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.*



Al dispetto

*D'un vecchio bruto,
E cercando di quà, di là,
L'Ucelleto si salvera :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.*

(*Elle sort en chantant & en dansant autour d'Éraсте.*)

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE,
CRISPIN.

ALBERT.

LISETTE, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

MA pauvre Maitresse ! Ah ! j'ai le cœur si saisi...
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

(Elle sort en chantant & en dansant autour de Crispin.)

SCENE X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la Lettre.*

IL est entré. Lisons.

23 Vous serez surpris du parti que je prends ; mais

« l'esclavage où je me trouve , devenant plus dur
 « chaque jour , j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout
 « entreprendre. Vous , de votre côté , essayez tout
 « pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que
 « je hais autant que je vous aime.

Que dis-tu , je te prie ,
 De tout ce que tu vois , & de cette folie ?

C R I S P I N.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin ,
 Quand il est agité de l'amoureux Lutin.

É R A S T E.

Il faut que , cette nuit , sans plus longue remise ,
 Nous fassions éclater quelque noble entreprise ,
 Et que nous l'arrachions , Crispin , d'un joug si dur.

C R I S P I N.

Vous voulez l'enlever ?

É R A S T E.

Ce seroit le plus sûr ,
 Et le plus prompt.

C R I S P I N.

D'accord. Mais , vous rendant service ,
 Je crains après cela....

É R A S T E.

Que crains-tu ?

C R I S P I N.

La Justice.

É R A S T E.

C'est pour nous épouser.

C R I S P I N.

C'est fort bien entendu.

Vous serez épousé ; moi , je serai pendu.

É R A S T E.

É R A S T E.

Il me vient un dessein. Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-dà.

É R A S T E.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son Château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asyle en partant de ces lieux.
Là , bravant du jaloux le dépit & la rage ,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie & les plaisirs regnent dans ce séjour ,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

S C E N E X I.

ALBERT , ÉRASTE , CRISPIN.

ALBERT , à *Éraste*.

AH ! Monsieur , excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous ?

É R A S T E.

Oui.

A L B E R T.

De grace , ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

É R A S T E.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

A L B E R T.

Il a daigné tantôt me faire confiance : De sa science
 Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
 Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

C R I S P I N.

Où , oui , j'en ai plus d'un , dont l'effet salutaire...
 Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière...

A L B E R T , à *Crispin*.

Ah ! Monsieur !

C R I S P I N.

Refuser , lorsqu'on vous en prioit ,
 De dire le chemin , & l'heure qu'il étoit !

A L B E R T.

Pardonnez mon erreur.

C R I S P I N.

En nul lieu , de ma vie ,
 On ne me fit tel tour , pas même en Barbarie.

A L B E R T.

Pourrez-vous , sans pitié , voir éteindre les jours
 D'un objet si charmant , sans lui donner secours ?

(*A Éraсте.*)

Monsieur , parlez pour moi.

É R A S T E.

Crispin , je t'en conjure ;
 Tâche à guérir le mal que cette Belle endure.

C R I S P I N.

Yimmole encor pour vous tout mon ressentiment.

(*A Albert.*)

Oui , je veux la guérir , & radicalement.

A L B E R T.

Quoi ! vous pourriez ? ..

C R I S P I N.

Rentrez. Je vais voir dans mon Livre
Le remede qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

A L B E R T.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais aussi soyez sûr que mon bien , & ma vie...

C R I S P I N.

Allez , je ne veux rien , qu'elle ne soit guérie.

S C E N E X I I.

É R A S T E , C R I S P I N.

É R A S T E.

QUE veut dire cela ? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu Médecin ?

C R I S P I N.

Ma foi , je n'en fais rien. Ce que je puis vous dire ;
C'est que tantôt , sa vue ayant su m'interdire ,
Pour cacher mon dessein , & me déguiser mieux ,
J'ai dit que je cherchois des simples dans ces lieux ;
Que j'avois pour tous maux des secrets admirables ,
Et faisois tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

C ij

É R A S T E.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance & la joie.
Allons nous consulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes secrets.

C R I S P I N,

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent, qui nous en donnera ?

É R A S T E, *montrant sa Lettre.*

L'amour y pourvoira.

S C E N E X I I I.

C R I S P I N, *seul.*

L'AMOUR y pourvoira,
Il semble à ces Messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des Lettres de Chan-
ge.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *seul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie & sa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

JE ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;

Son accès de folie à chaque instant redouble.

(Haut.)

Ah ! Monsieur , suis-je assez au rang de vos amis ,
 Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
 Cet homme , qui tantôt m'a vanté sa science ,
 Veut-il de ses secrets faire l'expérience ?
 En l'état où je suis , je dois tout accorder ;
 Et , lorsque l'on perd tout , on peut tout hasarder.

É R A S T E.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
 On se doit , en tout temps , l'un à l'autre service.
 La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié ,
 Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
 L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre :
 J'ai voulu sur le mal le sonder & l'entendre ;
 Mais il m'en a parlé dans des termes si nets ,
 En m'en développant la cause & les effets ,
 Qu'en vérité je crois qu'il en fait plus qu'un autre.

A L B E R T.

Quel service , Monsieur , peut être égal au vôtre ?
 Comme le Ciel envoie ici , sans y songer ,
 Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

É R A S T E.

Je ne garantis point la science profonde.
 Vous savez que ces gens , venus du bout du monde ;
 Pour tout genre de maux apportent des trésors :
 C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
 Mais , si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
 Par tout ce qu'il m'a dit , cet homme est votre af-
 faire :

Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
 Si vous le souhaitez , vous en ferez l'essai.
 D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé , Monsieur , de son mérite.
 Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
 Apprendre , en voyageant , des secrets surprenans.

SCÈNE III.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH Ciel ! vous allez voir bien une autre folie ,
 Si cela dure encore , il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV.

AGATHE *en Vieille* , LISETTE,
ÉRASTE, ALBERT.

AGATHE.

BON jour , mes doux amis. Dieu vous gard' , mes
 enfans.

Hé bien ? Qu'est-ce ? Comment passez-vous votre
 temps ?

Que le Ciel pour long-temps la santé vous envoie ,
 Vous conserve gaillards , & vous maintienne en joie.
 Le chagrin ne vaut rien , & ronge les esprits.
 Il faut se divertir ; c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante ; & , malgré sa vieillesse ,

On trouveroit encor des retours de jeunesse.

A G A T H E.

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche , avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tout tant que vous êtes.
Je fais quatre repas ; & je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin , quel qu'il soit , vieux , nouveau ;
Je fais rubis sur l'ongle , & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

L I S E T T E.

Peste !

A G A T H E.

Oui vraiment , du Champagne encor , sans qu'il en
reste.

On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant , voyez-vous , quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

L I S E T T E.

La jeunesse est complete.

A G A T H E.

Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas , à l'âge où me voilà ,
D'avoir des serviteurs , & qui m'en content , dà.
Mais vois-tu , mon ami , veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'hui , c'est pierre marchandise ;
Ils ne valent plus rien : & , pour en ramasser ,
Tiens , je ne voudrois pas seulement me baisser.

É R A S T E , *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

A L B E R T , *bas à Éraсте.*

Hélas ! jamais. Il faut qu'on l'ait enforcée.

A G A T H E.

A mon âge , je vaux encor mon pesant d'or,

Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort :
 Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge ,
 Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en ménage.
 C'est tuer la jeunesse , à vous en parler franc ,
 Que la mettre si-tôt en un péril si grand.
 Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
 A vous dire le vrai , j'étois assez gentille.
 A vingt-sept ans , j'avois déjà quatorze enfans.

L I S E T T E.

Quelle fécondité ! quatorze !

A G A T H E.

Oui , tout grouillans ;
 Et tous garçons encor ; je n'en avois point d'autres ,
 Et n'en voyois aucuns tournés comme les nôtres ;
 Mais ce sont des frippons , & qui finiront mal :
 Les malheureux voudroient me voir à l'hôpital.
 Croiriez-vous que , depuis la mort de feu leur pere ,
 Ils m'ont , jusqu'à présent , chicané mon douaire ?
 Un douaire gagné si légitimement !

A L B E R T , à part.

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarement ?

L I S E T T E , à part.

La fripponne , ma foi , joue à charmer ses rôles.

A G A T H E.

J'aurois très-grand besoin de quelque cent pistoles ;
 Prêtez-les moi , Monsieur , pour subvenir aux frais ,
 Et pour faire juger ce malheureux procès.

A L B E R T.

Tu rêves , mon enfant : mais , pour te satisfaire ,
 J'avancerai les frais , & j'en fais mon affaire.

A G A T H E.

Si je n'ai cet argent , ce jour , en mon pouvoir ,

Mon unique recours sera le désespoir.

A L B E R T.

Mais songe , mon enfant....

A G A T H E.

Vous êtes honnête homme ;

Ne me refusez pas , de grace , cette somme.

A L B E R T , *bas à Éraсте.*

Je veux flatter son mal.

É R A S T E , *bas à Albert.*

Vous ferez sagement.

Il ne faut pas , de front , heurter son sentiment.

L I S E T T E , *bas à Agathe.*

Si vous lui résistez , elle est fille , peut-être ,

A s'aller de ce pas jeter par la fenêtre.

A L B E R T , *bas.*

D'accord.

L I S E T T E , *bas.*

Il me souvient que vous avez tantôt.

Reçu ces cent louis , ou du moins peu s'en faut ;

Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

A L B E R T , *bas.*

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.

(*Haut à Agathe.*)

Tiens , voilà cet argent : va , puissent au procès

Ces cent louis prêtés donner un bon succès.

A G A T H E , *prenant la bourse.*

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :

Mais ce secours m'étoit tout-à-fait nécessaire.

Donne à mon Procureur , Lifette , cet argent ;

Je crois qu'à me servir il sera diligent.

L I S E T T E.

Il n'y manquera pas.

É R A S T E.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, & de toute mon ame.

A G A T H E.

Je reviens sur mes pas, en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon Juge, & demander justice.

(A Albert.)

Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce service.
Qu'une veuve est à plaindre, & qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens !

S C E N E V.

L I S E T T E , É R A S T E , A L B E R T.

L I S E T T E , *bas à Érasme, lui remettant la bourse.*

V O I L A de quoi, Monsieur, avancer votre affaire.

É R A S T E , *bas à Lisette.*

J'aurai soin du procès ; je fais ce qu'il faut faire.

A L B E R T *à Lisette qui sort.*

Prends bien garde à l'argent.

L I S E T T E.

N'ayez point de chagrin ;
J'en répons corps pour corps ; il est en bonne main.

C vj



S C E N E V I.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne fais qui l'arrête ; il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

S C E N E V I I.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à *Crispin*

EH ! Monsieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN,

Un savant Philosophe a dit élégamment :
Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal, dont nous cherchons les causes,

Réfide dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui , mais Galien dit non ;
Et, pour mettre d'accord ces deux Messieurs ensemble,
Je n'ai pas , pour venir , trop tardé , ce me semble.

A L B E R T.

Vous voyez donc , Monsieur , d'où procède son mal ?

C R I S P I N.

Je le vois aussi net qu'à travers un crystal.

A L B E R T.

Tant mieux. Vous saurez que , depuis tantôt , la Belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins ,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

C R I S P I N.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes ;

Mais j'espère employer utilement mes peines.

A L B E R T.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois ?

C R I S P I N.

Moi ? si j'en ai guéri ? Mais ! vraiment , je le crois ;
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots , qu'un Juif m'apprit en Arabie ,
Je guéris une fois l'Infante de Congo ,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laisse aux Médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon Art est plus noble ; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque ,

Atrabilaire, fou, même hypocondriaque ;
Pour avoir le plaisir de vous rendre demain
Sage comme je suis, & de corps aussi sain.

A L B E R T.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zèle ;

C R I S P I N.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette Belle ;

A L B E R T, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, Monsieur, il n'en est pas besoin ;

Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

S C E N E V I I I.

É R A S T E, C R I S P I N.

É R A S T E.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse ;
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptans.

C R I S P I N.

Comment donc ?

É R A S T E.

Tu sauras le tout avec le temps ;
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe, & nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter

Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter :
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne pouvions rien faire.

C R I S P I N.

Reposez-vous sur moi , je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit , je ne suis pas un sot ,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

É R A S T E.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe ?
La piece en vaudra mieux , plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert , qu'avec de certains mots ,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos ,
Tu pourrois la guérir de cette maladie ,
Si quelqu'autre vouloit prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement ;
Va , si de belle peur le Vieillard ne trépasse ,
Il faudra , pour le moins , qu'il nous quitte la place.

C R I S P I N.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein ,
Sans en avoir rien su , puisse prêter la main ?

É R A S T E.

Je l'instruirai de tout , je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;
Et , lorsque dans ces lieux Agathe reviendra ,
Amuse le Vieillard du mieux qu'il se pourra ,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère ,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder ; mais je le vois qui sort.



SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT,
CRISPIN.

CRISPIN, à part.

DIEU conduise la barque, & la mette à bon port.

ALBERT.

Ah Messieurs ! sa folie à chaque instant augmente :
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit, dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'est mise en homme. En cet accès fatal,
Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimenterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
Mon argent doit servir à lever ses soldats ;
Elle veut m'enrôler.



S C E N E X.

ALBERT , ÉRASTE , AGATHE ,
LISETTE , CRISPIN.

AGATHE *en juste-au-corps , avec un bonnet de Dragon.*

MORBLEU , vive la guerre !
Je ne puis plus rester inutile sur terre.

(*A Éraсте.*)

Mon équipage est prêt. Ah ! Marquis , en ce lieu
Je te trouve à propos , & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma Campagne ;
Et cette nuit enfin je parts pour l'Allemagne.

A L B E R T.

Ciel ! quel égarement !

A G A T H E.

Parbleu ! les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles ;
Il faut plus s'intriguer , & plus jouer de rôles !
Celui qui m'a prêté son argent , je le tien
Pour le plus grand coquin , le plus Juif , le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le Roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

É R A S T E.

Par-tout où vous irez je suis de la partie.
(*Bas à Albert.*)

Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

A G A T H E.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'amour :
Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières ;
Je fais l'art de réduire aisément les plus fières.
Mais quoi ! Que voulez-vous ? Je ne suis point leur
fait.

Le beau-sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant : cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai ; je cours où la gloire m'appelle.
(*A Crispin.*)

Amene mes Chevaux. L'occasion est belle,
Partons, courons, volons.
(*Erasle parle bas à Agathe.*)

C R I S P I N , à *Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

(*Albert surprend Erasle parlant bas à Agathe.*)

É R A S T E , à *Albert.*

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement ;
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite.

A G A T H E.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire,
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de Veuves en deuil ! que d'Amantes en pleurs !
Enfans, suivez-moi tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage,
Que tout ressent ici l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fusil. Ferme ; bon ;
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir notre vue.
Ah ! marauds , vous fuyez ! Non , point de quartier,
tue.

(Elle tombe pâmée dans un fauteuil.)

C R I S P I N.

En peu de temps voilà bien du sang répandu.

A L B E R T.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

C R I S P I N.

Tout se prépare bien , je la vois qui repose.

(Crispin parle à l'écart à Albert , tandis qu'Erasme
parle bas à Agathe.)

Son mal , à mon avis , ne provient d'autre chose ,
Que d'une humeur contrainte , un esprit irrité ,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

L I S E T T E.

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée ?

C R I S P I N.

Ce démon violent , dont il la faut sauver ,
Est bien fort , & pourroit dans peu nous l'enlever.

Si j'avois un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrois bien....

A L B E R T.

Lifette est un sujet,
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

L I S E T T E.

Je vous baise les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

É R A S T E , à *Crispin*.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

C R I S P I N.

Malepeste ! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne sauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend
séance,

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement ;

É R A S T E , à *Albert*.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va la science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet, & je crois
Qu'il s'est voulu moquer & de vous & de moi :
Je veux l'embarrasser.

C R I S P I N.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
Un genou contre terre, & vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,

Votre main dans la sienne étroitement serrée.

(*A Albert.*)

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

A L B E R T.

Oui, je consens à tout.

C R I S P I N.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(*Crispin fait quelques cercles avec sa baguette sur les
deux Amans, en disant :*)

M I C R O Ç . S A L A M . H Y P O C R A T A .

A G A T H E , se levant de son fauteuil.

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

É R A S T E.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

A G A T H E.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

É R A S T E.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !

Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !

Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras !

D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(*Erasse poursuit Albert l'épée à la main ; Crispin se
met au-devant.*)

C R I S P I N.

Ah ! Monsieur ! évitez la rage furibonde.

Sauvez-vous ; sauvez-vous.

É R A S T E.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison & de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

É R A S T E.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte li-
queur,
Du bon esprit de Vin, des gouttes d'Angletterre,
Pour calmer cet esprit & ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef, va, cours vite là-haut;
Prends la fiole où....

L I S E T T E.

Je crains, en ce désordre extrême,
De faire un *qui pro quo*; vous feriez mieux vous-
même.

CRISPIN,

Courez donc au plutôt. Laissez-vous périr
Un homme, qui pour vous s'est offert à mourir.

L I S E T T E, *poussant Albert.*

Allez vite, allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XI.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE,
CRISPIN.

ÉRASTE.

NE perdons point de tems , quittons cette demeure.

Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon sort & ma vie.

LISETTE.

Vive , vive Crispin ! & vive la Folie !
Allons courir les champs , pour remplir notre sort ;
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE XII. ET DERNIERE.

ALBERT , *seul* , tenant une fiole.

J'APPORTE un Elixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvan-
te !

Lisette ! Agathe ! O Ciel ! tout est sourd à mes cris.

Que font-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur ! A la force ! Au secours ! Je succombe.
Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin séduit ;
Et moi seul en ce jour j'avois perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! maudite bouteille ! & vieillard trop crédule !
Allons , suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs , vous serez tous pendus.
Et toi , sexe trompeur , plus à craindre sur terre ,
Que le feu , que la faim , que la peste & la guerre ,
De tous les gens de bien tu dois être maudit :
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

F I N.



74755716







